

TWOODJE

D'UN GAGE
À L'AUTRE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042520182

Dépôt légal : septembre 2025

À Marie et Martin, mes deux M majuscules.

Paris s'écrivait de secondes de juin s'habillant de bruits de printemps. J'avais aimé en me levant ce matin, à laisser entrer par la fenêtre légèrement entrouverte les premières chaleurs douces de ce mois de juin. Rien ne me pressait aujourd'hui, aucune obligation obligée. Je vaquais donc à ces riens nécessaires de célibataire, aimant à traîner, jouant à déranger non-chalamment quelques objets croisés çà et là. Ainsi je déplaçais de quelques centimètres de plus une pomme d'hier laissée au coin de ma petite table ronde pour m'amuser à en découvrir ses nouvelles ombres, ou bien encore, délicatement, je me plaisais à faire semblant de lire comme l'aurait fait un premier de sa classe les crédits d'un vieux 78 tours de jazz posé sur mon étagère, afin que le temps perdu ne vienne me coller une quelconque punition de rangement obligatoire !....

Oui voilà comment je traînais dans mon appartement.

Je traînais ainsi, comme devait sûrement traîner un gentil voyou dans le début des années soixante sur le trottoir d'en face, à attendre que ne sorte sa belle promise du salon de coiffure, aimant à narguer ses impatiences de quelques retouches ses mèches gominées dans son rétroviseur de DS !

Oui, je traînais de bonne humeur pure, de silences, de pensées aussi me demandant à quel moment fatidique j'allais enfin bien pouvoir prendre à bras le corps cette journée, pour ne pas en être l'esclave. Étonnamment, aujourd'hui, tout me paraissait beau. Il me semblait même que les bruits de cette maudite circulation parisienne qui souvent me poussaient à fermer les fenêtres, et à en tirer les rideaux, exceptionnellement arrivaient ce matin à se faufiler de mille grâces mélodieuses entre les toits chauds de Paris. Même mes quelques plantations citadines sur mon maigre balcon me semblaient soudain de la trempe de celles de la grande serre du jardin des

plantes. Ce qui pouvait se révéler d'une mauvaise foi totale, ou bien encore d'une indécente de « sur » bonne humeur !

Comme juin ce matin s'écrivait de beautés en fait. De beautés simples.

Pareil à un enfant, je me découvrais assis à même ce vieux plancher en chêne empli de souvenirs silencieux, et habité de quelques poussières d'hier. Juste assis, oui, bien assis, la tête appuyée contre le flanc de mon fauteuil.

Je crois qu'il ne me manquait plus que quelques petits soldats de plomb pour déclarer une hypothétique guerre à je ne sais quel ennemi lointain, comme l'aurait fait un enfant qui apprendrait à grandir de quelques centimètres carrés de plus, dans un appartement familial aux équilibres rassurants. Comme j'étais bien, et comme je me sentais bien le cul calé ainsi sur mes quarante ans de trop. Des souvenirs culottes courtes aimaient même à venir s'abriter le temps de quelques pensées, m'obligeant presque à en fermer les paupières, tellement ces instants s'écrivaient de plus de mille reliefs coloriés.

Je vagabondais, je vagabondais sans bagage aucun, je vagabondais immobile, je vagabondais soldats de plomb, guerres, ennemis, genoux écorchés, je vagabondais cartable en cuir, devoirs obligatoires, tartines de pain chaud au miel, je vagabondais de baisers rassurants de maman, puis je vagabondais à nouveau d'ambulances remplies de blessés, de trous d'obus, de chars détruits, de chevaux agonisants sur le bord d'une route, de replis d'ennemis, puis de grandes vacances, de mois d'août au soleil brûlant, d'odeurs de champs moissonnés ou encore de marées basses en famille. Et tout cela assis, comme ça, entre rien et rien, juste un fauteuil, quelques lattes de bois d'un appartement de cinquième étage, et quelques vrais rayons de soleil aimant à être les colocataires de cette matinée de printemps.

Pas lavé, pas rasé, le caleçon anarchique, je me revendiquais ainsi. Fier du cheveu en bataille, de cette odeur humaine d'hier, et de ce si beau premier retard sur le monde de l'instant. Aucun pli ne m'habillait, non, aucun. Comme je me

sentais bien sans cette photocopie du temps accrochée à mon poignet gauche, m'obligeant à en lire ses rituelles obligations. Nu, presque nu comme un ver, comme l'est un enfant innocent aimant à s'inventer seul dans sa chambre, son premier silence, sa première bataille, son tout premier vrai secret, ou bien encore, sa première future véritable histoire d'amour. Oui voilà comment je me plaisais à être, à me découvrir dans ce Paris de juin. Dans mon Paris de célibataire.

Le monde faisait toupie, les ombres se dissimulaient de quelques écarts, le soleil aimant à s'allonger plus encore dans mon appartement, comme l'aurait fait un pont de jour férié. Les couleurs s'habillaient au gré des secondes de quelques teintes plus vives encore, avant de ne filer pour quelques heures durant vers des teintes anonymes.

Moi je ne bougeais pas vraiment, je me plaisais à me découvrir gardien de toupie. Gardien de ces instants précieux, avec ce sentiment immortel d'être plus utile encore que ne le serait un gardien de phare perdu entre deux océans du monde, et sur une roche que même l'enfer n'aurait pas voulu comme résidence secondaire.

Qu'allais-je donc bien faire aujourd'hui de ma journée d'homme vagabond ? De ce nouveau passeport que je me découvrais, et que mes pensées aimaient à me déposer ainsi. Quelles frontières allais-je bien devoir, ou pouvoir franchir ? Quel tampon le hasard allait-il bien noircir sur cette si belle et si douce feuille de juin que m'offrait la vie. Bien sûr je n'en savais rien, tout comme je ne savais comment je me devais de me vêtir pour cette journée offerte à aucune obligation. J'en avais si peu l'habitude...

Dehors les petits carrés multicolores se déplaçaient aux rythmes variés des boîtes de vitesses japonaises, orchestrés des feux de boulevards. Mélodies fluides du quotidien qui au gré des secondes aimaient à s'enrichir de quelques solistes supplémentaires. Le soleil peu mélomane semblait s'être caché dans ma chambre comme s'il voulait, fatigué du monde, s'assoupir encore quelques instants. Mon lit et mes deux gros oreillers défaits semblaient heureux de l'accueillir.

Témoin de ces instants de grâce, je prenais conscience pour la première fois de ma vie, de ce qu'elle était vraiment.

À savoir, là une pomme déposée d'hier, là, une latte de plancher en chêne dont les nervures apprenaient à se souvenir d'antan, ou là encore, un silence aimant à épouser une ombre...

Il me fallait sortir, sortir épouser le monde, lui tenir la main comme l'on tient un secret dans sa paume serré, lorsque enfant on court de mille impatiences.

Oui il me fallait courir, aimer, vivre.

La petite poignée ovale en bois de la porte de ma chambre me salua lorsque je la débarrassai de ma veste en toile.

Même vagabond du monde, des poches et une veste étaient donc bien nécessaires pour y cacher son identité. Ce premier compromis de juin m'amusa pendant que les marches de ce vieil escalier résonnaient déjà de ma désescalade impatiente.

Le porche habillé d'ombres était plus frais encore qu'un espoir de fin de journée, et sa lourde porte cochère m'invitait plus légère qu'une carte de visite à m'émerveiller du monde.

Dehors, tout semblait m'appartenir, être à moi.

Les arbres, les boutiques dont je connaissais pourtant les devantures par cœur, et dont j'apprenais ce matin à en aimer chaque détail. Les scooters mal garés sur les trottoirs. Les mégots jetés. Je m'appropriais tout, même les papiers gras et leurs canettes vides jetés par des touristes anonymes. Oui tout était à moi. Tout. L'air chaud légèrement acide et pesant. Les feuilles vertes des arbres fraîchement poussées. Les poussettes d'enfants. Ce goudron tiède et usé. Toutes ces légèretés soudaines quotidiennes me faisaient vivre l'exception. Je prenais tout, tout et plus encore. Tout par envie. Tout par besoin de partage, tout pour offrir. Oui offrir, donner et partager. Voilà ce qui me semblait essentiel en ce matin de juin. Mon Paris je voulais l'offrir à vous, à tous, à moi, à l'autre.

Juste à l'autre que l'on ne voit jamais, parce qu'aveuglé par soi-même.

Voilà ce que je comprenais, ressentais de mon vagabondage.

Pour la première fois, je me sentais libéré, libre, libre de tout, libre de vivre, de rire, de pleurer, de lever la tête plus haut encore qu'un rêve, libre de sourire ou de murmurer un refrain oublié. Je me découvrais aussi léger que l'air, et ma veste à demi reposée sur mon épaule droite semblait elle aussi s'amuser plus encore qu'un enfant sur les épaules de son père.

La vie, ma veste et moi étions donc heureux.

Je me dirigeais sans idée aucune, sans but à atteindre, sans choix arrêté d'un virage à droite ou à gauche à un quelconque carrefour, non. Je tenais juste par le bras ce vent charmant de juin me laissant guider par ses pas, comme l'on pourrait suivre d'imaginaire les effluves d'un parfum de femme croisés sur le rebord d'un trottoir, ne sachant où il vous mènera. Plus je marchais, plus il me paraissait que Paris s'étirait doucement d'un long sommeil d'hiver pour offrir à ses habitants enfin ses nouvelles marques d'été. Moi, comme un gosse oublié d'un quartier populaire, je jouais de malices à éviter de marcher sur les joints des pavés cimentés, m'ordonnant ainsi à une marche désordonnée, mais tellement agréable. Même les feux tricolores semblaient me saluer en s'immobilisant d'un rouge rieur pour me permettre le trottoir d'en face.

Et là, d'un torticolis affirmé, je saluais d'un sourire au long cours ce trottoir déjà abandonné, comme l'on saluerait un paquebot quittant pour de longs mois son port d'attache. Comme le bonheur soudain me semblait universel, universel et visible partout, partout de gauche à droite, de bas en haut, vraiment partout. Sur le front lisse d'une maman attentive se penchant vers son enfant. Sur ces éclats de rire partagés d'un plan de Paris déplié à la hâte et à l'envers par deux petits bouts de soleil levant féminins. Par cette odeur toute parisienne du métropolitain. Par ce vent sans frontière aimant

à m'accompagner, ou bien encore par ces couples attachés d'obligations d'urgences de soldes.

Je me réveillais donc ainsi, sans heure au poignet.

Mais je me réveillais de combien d'années d'errances immobiles en fait, combien de sommeils sans rêves approchés, vécus, ou partagés ? Je souriais de mes pensées, de ces premières découvertes où l'enfance abandonnée avait écrit ce parcours construit de lignes droites sans escale. Oui c'était bien cela, ne jamais s'arrêter, ne s'arrêter de rien. Apprendre simplement des plis obligés du monde sans en froisser ni les hier, ni même les futurs. Apprendre. Juste apprendre à marcher, apprendre à marcher avec la tête du voisin, juste une tête sans tête, mais une tête bien faite. Et surtout, une tête reconnue de tous.

Voilà ce qu'était à ce jour ma vie. Une vie de célibataire de cinquième étage, étages montés et descendus au fil des années et qui n'avaient comme saveur que des ponctualités obligées, respectées. Des codes de vie impeccablement repassés, tout aussi blancs que pouvaient l'être sûrement les cols de notre justice amidonnés de morales. Des arrangements tacites où le néant en était le maître d'œuvre, et ces tous bien sûr, soigneusement agrémentés de quelques compromis silencieux, eux aussi tout obligatoires.

À cet instant, et à ce stade de réflexions, je découvrais en fait que mes quotidiens avaient été, ou n'étaient autres que les propres barreaux de ma prison dorée me séparant du monde. Sur les champs de bataille de mes pensées, seuls flottaient aux vents des hasards de mon existence quelques drapeaux d'armistices, de rémissions, mais trop peu de drapeaux de victoires ou encore de ralliements.

Comme j'aimais soudain me découvrir antimilitariste du quotidien du monde.